

Festival des films du monde 2006 Notes sur la compétition mondiale

Luc Chaput

Numéro 246, novembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, L. (2006). Festival des films du monde 2006 : notes sur la compétition mondiale. *Séquences*, (246), 19–19.

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2006

NOTES SUR LA COMPÉTITION MONDIALE

Malgré les difficultés financières qu'a connu ce festival dans les dernières années, qui ont causé l'absence de sous-titres électroniques, la compétition de longs métrages pour le Grand Prix des Amériques fut cette fois-ci de bonne tenue et sûrement une des meilleures depuis la première en 1978 qui couronna **Ligabue** et qui contenait des œuvres de Geissendörfer, Risi et autres Gérard Blain.

LUC CHAPUT

Dans plusieurs films en lice cette année pour le Grand Prix des Amériques, la musique tenait une grande place, quelquefois aux dépens de l'ensemble. Ainsi **Les Filles du botaniste chinois** de Dai Sijie était affligé d'une tartinaie sirupeuse d'Éric Levi, variation sur certains thèmes classiques, qui tentait de donner de l'âme et de l'émotion à des scènes tellement léchées à la David Hamilton dans ce produit pour un public acquis à Amnistie Internationale. Qu'on est loin du premier film ironique de Dai Sijie, **Chine ma douleur**. Le sujet de la liberté sexuelle dans un régime dictatorial avait été beaucoup mieux traité dans **Aimee et Jaguar** de Max Farberbock. La photographie de Guy Dufaux méritait assurément le prix accordé. Quant au prix du public, c'était le seul film partiellement canadien en compétition, donc bénéficiant de trois présentations dans de grandes salles. La votation de ce prix se fait d'ailleurs en écrivant un seul nom sans lui assigner une note sur 10, comme cela se fait ailleurs. Cela devrait être changé pour pondérer le vote. Au contraire, la trame musicale improvisée par le pianiste et compositeur Fazil Say pour **Ultima Thule** rendait bien le caractère étrange de l'œuvre de Hans-Ulrich Schlumpf, qui oscillait entre le voyage intérieur, la place de l'homme dans la nature et l'histoire de la terre. Cette musique s'additionnait aux divers autres éléments — la mise en scène, la direction photo de Pio Corradi et Luc Jaquet et un doctoral monologue intérieur — pour donner une œuvre à laquelle il est étonnant que le jury n'ait pas accordé le prix de l'innovation, attribué contre toute attente au télévisuel mélodrame portoricain **Ruido** de César Rodriguez dont seule la bande-son était intéressante, ayant l'avantage de rendre patent l'inconfort de l'adolescente, Franchi.

Dans **Pedersen le prof**, adaptation d'un roman de Dag Solstad, le réalisateur norvégien Hans-Peter Molland revient sur les années 70, époque très marxiste-léniniste dans son pays. Quelques scènes employant de manière imaginative la musique ressortent, plus particulièrement l'arrivée à Larvik de la camarade Nina, qui est traitée comme un grand moment festif; le train où elle se trouve est décoré de drapeaux et de banderoles et un air révolutionnaire se fait entendre. Tout cela ne se passe, bien entendu, que dans la tête du professeur Knut. Filmée en plongée la nuit dans une forêt, une scène d'amour est agrémentée de lanternes chinoises rouges et d'un air populaire de ce pays. Le couple d'obédience maoïste se trouve donc transporté dans

un ailleurs doublement orgasmique. On comprend donc que Molland ait gagné le prix de la mise en scène pour cette réalisation imaginative.



Pedersen le prof

Plusieurs œuvres de la compétition traitaient cette année de la mort, de la maladie : **Mélanome mon amour** des Israéliens Joseph Madmony et David Ofek, **Un petit baiser** de l'Iranien Bahman Farmanara, qui était aussi un récit sur le retour au pays natal, comme **Le Plus Grand Amour du monde** du Brésilien Carlos Diegues. Dans ces deux films, une femme est aussi le symbole de la mort qui rôde près de ces intellectuels qui tentent de renouer certains fils de leurs existence. Autant le film iranien est mesuré dans son traitement par l'emploi du silence et de la beauté des paysages, autant l'œuvre du réalisateur de **Bye Bye Brasil** est baroque, surchargeant inutilement son propos en mélangeant Coupe du monde de football, personnages excentriques des favelas et froideur de la haute société.

Il est étonnant que le jury est décerné ex aequo le Grand Prix à cette œuvre secondaire de Diegues alors que **A Long Walk** d'Eiji Okuda méritait ce grand prix et les prix de la Fipresci et du jury œcuménique qu'il a reçus. La mort et le malheur rôdent mais un vieil homme veille au grain et la joie de vivre reviendra dans le visage et la démarche d'une petite fille. L'acteur japonais réussit un grand film sur la compassion et l'entraide nécessaires dans une société fractionnée.

Voilà donc un survol de cette compétition où seuls quelques films comme **Havana File** de l'Iranien Alireza Raisian détonnaient par leur faiblesse.